

# *Espoir, ombres et lumières*

Dave Kennedy, MBA

Image originale de la page couverture : Shutterstock 126512996

Sauf à des fins de citation, toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023  
Dépôt légal – Bibliothèque et archives Canada, 2023

ISBN 978-2-9821507-2-0

Imprimé au Canada

Chapitre 1	La fraude de l'auto-sabotage
Chapitre 2	Apocalypses quotidiennes
Chapitre 3	Ombres et lumières
Chapitre 4	S'affirmer avec vérité
Chapitre 5	Compatriote de l'humanité
Chapitre 6	Espoir face à nos peurs du changement
Chapitre 7	Espoir face à nos peurs d'être vrais
Chapitre 8	Objectivité journalistique
Chapitre 9	Chasser les brumes de nos peurs
Chapitre 10	Les innocents petits mensonges
Chapitre 11	Un voyage sur l'île des découvertes

La peur de l'autre ne serait-elle au fond, que de la  
méconnaissance d'autrui?

## Chapitre 5

### *Compatriote de l'humanité*

- Bien sûr que ce sont des païens! Ils n'ont pas la même religion, les mêmes coutumes, les mêmes traditions.

- Oui papa, mais quand on s'amuse ensemble on ne parle pas de religion, nous! riposta l'enfant d'une dizaine d'années.

- Peu importe, Karl. À la première occasion il trouvera le moyen de semer le doute dans ta tête et après tu seras bien mal foutu! répliqua le père.

- Mais...

- Suffit! Tu n'es qu'un enfant, tu ne connais pas encore les astuces maléfiques du monde des grands, mais moi je les connais. Tu ne joues plus avec ce gamin, compris?

Le temps passa dans cet environnement aux valeurs familiales bien campées et chaque occasion était bonne pour renforcer la méfiance qu'il fallait entretenir envers autrui.

- Tu vois fiston, si tu n'as pas été choisi dans la sélection finale de l'équipe, c'est parce que d'autres ont magouillé pour te faire perdre ta place. Le bonheur des uns fait le malheur des autres!

- Mais non papa, ceux qui ont été choisis méritaient d'y être, répondit le fils maintenant âgé de quinze ans.

- Et toi non?

- Euh, bien sûr que j'ai le talent pour faire l'équipe, mais ils ont fait un choix et la prochaine fois ce sera peut-être moi qui serai choisi.

- Mon fils, tu apprendras que dans la vie, tu réussis à avancer seulement si tu as des contacts privilégiés. Ton coach est un bon ami du parent de Brian. À la fin, le choix était entre toi et Brian. Brian est-il vraiment un meilleur joueur que toi?

- Euh, non, je dirais que nous sommes à peu près égaux.

- Et voilà! C'est la même chose dans tous les domaines. Les partis politiques donnent à ceux de qui ils peuvent tirer avantages; entre deux candidats les compagnies vont embaucher le cadre qu'elles savent pouvoir contrôler à leur guise. Trouve-moi un domaine où il n'y a pas de favoritisme? L'être humain est ainsi fait, il pense à lui avant tout et s'il peut exploiter son prochain, il sautera sur l'occasion. C'est toujours la même chose, le bonheur des uns fait le malheur des autres!

- Mais ça ne peut être ainsi, je connais plusieurs amis et ils ne feraient jamais ça!

- Ah non? Et comment s'appelle le jeune avec qui tu te tenais l'année dernière? Michel? Tu sais celui qui a couché avec la blonde d'un de ses amis?

- Bah, Michel est un con!

- Eh oui, la plupart des gens sont des cons, mais des cons rusés dont il faut te méfier!

La suspicion était un trait transmis d'une génération à l'autre et qui plaçait les descendants dans un état de perpétuelle méfiance envers autrui. Dès qu'un des membres faisait l'objet d'une quelconque forme d'injustice, chose qui arrive tôt ou tard dans la vie de n'importe qui, la théorie s'en trouvait ainsi renforcée.

Karl devint adulte et travailla dans une usine. Il avait comme fonction de s'assurer que les chaînes de montage fonctionnaient avec le bon rythme, en utilisant des ordinateurs pour contrôler le tout. Il était également impliqué au niveau du syndicat. Il assistait aux réunions et apportait son aide dans l'émission et la gestion des griefs.

- Je te le dis Karl, ces boss-là se moquent bien de nous! Tout ce qui compte pour eux, c'est de mettre plus d'argent dans leurs poches, peu importe si la santé des travailleurs en paie le prix!

John avait une longue carrière de syndicaliste derrière lui et passait le plus clair de son temps à se plaindre des autres. Tout comme il l'avait fait avec son père, Karl se contentait d'écouter en pesant le pour et le contre de ce qui lui était rapporté.

Bien que de nature plus calme et objective, Karl avait quand même fait sienne la croyance que les gens sont fondamentalement peu fiables et même plus souvent qu'autrement, malfaisants. Ce n'était pas pour rien qu'il

s'était impliqué dans le syndicat de l'entreprise afin de lutter contre l'injustice.

Lui et sa femme avaient la même vision de la vie. Les autres, incluant les amis, ne bénéficiaient jamais d'une confiance inconditionnelle. Tous et chacun étaient des profiteurs potentiels qu'il fallait garder à vue. Il était d'ailleurs très rare que des amis soient invités à manger à la maison.

La conjointe de Karl avait vécu une enfance difficile avec des parents alcooliques et toxicomanes, ce qui l'avait amenée à être placée en famille d'accueil, là où elle fut abusée sexuellement.

Bref, chacun possédait des antécédents pouvant justifier leur méfiance à l'égard des autres.

Un soir qu'il revenait à la maison après une longue journée de travail, Karl sentit que le sommeil le guettait. L'usine était située à trente minutes de la ville sur une route en gravier par laquelle très peu de véhicules circulaient. Il arrêta sa camionnette et prit quelques secondes pour se délier les jambes et se revigorer.

Les étoiles dans le ciel abondaient comme rarement il en avait été témoin. Il sentit une profonde et douce paix traverser à la fois son corps et son âme. Il prit une grande respiration, ferma les yeux et apprécia ce moment quelques instants. Puis, il remonta dans son véhicule et revint chez lui.



Il était près de vingt-trois heures lorsqu'il réintégra le domicile. Sa conjointe étant déjà couchée, il fit ses préparatifs en silence avant de se glisser doucement près d'elle.

Quand sa main effleura la dormeuse, il se produit quelque chose d'inattendu. Il fut aveuglé par l'éclat d'une lumière qui dura une fraction de seconde et quand l'éblouissement se dissipa, le décor de sa chambre avait cédé la place à un tout autre environnement.

Une fortification faisait l'objet d'un siège et dans la ville assiégée se tenaient des soldats qui veillaient à ce que les remparts ne cèdent sous la pression des envahisseurs.

Karl ne comprenait pas ce qui se passait et lorsqu'il aperçut les défenseurs prendre les ordres de leur général aux longs cheveux roux, il reconnut celle qui partageait sa vie.

- Quel rêve loufoque! s'exclama-t-il en riant, tout en continuant d'observer cette scène épique des siècles passés. Il marcha le long des remparts et rejoignit celle qui donnait ses ordres aux combattants.

- Alors, tu fais la guerre dans mes rêves maintenant? lui lança-t-il en souriant.

Celle-ci lui jeta un regard inquiet et continua de distribuer ses consignes à ceux qui peinaient à repousser les attaques ennemies.

Trouvant le sérieux affiché par sa conjointe plutôt amusant, il s'approcha d'elle davantage.

- Eh bien, que fais-tu là en pleine guerre au beau milieu de mon rêve? Est-ce un message que mon inconscient veut me dire à ton sujet, petite farouche? dit-il en souriant.

Mais « la farouche » gardait son sérieux et lorsqu'il fut tout près, elle sortit l'épée de son fourreau et la plaça dans sa direction en guise d'avertissement.

- Oh là! Mais c'est qu'elle pourrait m'attaquer la valeureuse combattante! dit-il en approchant sa main doucement de la lame, comme pour lui signifier que cela ne l'impressionnait pas.

Mais elle fit un léger mouvement vers lui, suffisamment pour que la pointe vienne piquer sa main.

- Aïe! Mais c'est que ça fait mal! cria-t-il en reculant.

Il demeura interdit pendant quelques instants, se demandant pourquoi il pouvait ressentir de la douleur dans ce qui n'était qu'un rêve.

Il en était à se poser la question quand tout s'effaça et il retrouva son lit avec celle qui se retourna vers lui en lui disant, toute endormie:

- Tu es arrivé? Je ne t'ai pas entendu entrer. Grosse journée?

- Euh, oui plutôt grosse soirée.

Il se leva encore ébranlé par les derniers événements et quand il arriva dans la salle de bain, remarqua du sang sur sa main. Celle-ci avait été percée par un objet très pointu.

- Mais comment me suis-je fait cela? se demanda-t-il. Puis, il conclut que la douleur à sa main avait dû produire la scène de l'épée dans son rêve.

Cela faisait du sens, mais n'expliquait quand même pas où il avait pu se blesser, ni quelle était la signification de ce rêve. C'est la main pansée et l'esprit torturé qu'il finit par trouver sommeil.

Au matin, la routine reprenait ses droits; Karl se préparait à retourner au travail et sa conjointe était en train de quitter pour le boulot. C'est lorsqu'elle lui souhaita bonne journée en l'embrassant, que le phénomène se reproduisit.

D'abord l'aveuglement d'une lumière intense, puis le retour à cette vision du Moyen-âge où il voyait sa douce défendre une ville du haut de ses remparts.

Cette fois, il porta une grande attention à tous les détails de cette hallucination, afin d'en trouver la signification. Mais il eut beau tout observer: les assaillants qui tentaient d'escalader les murs, les défenseurs qui les repoussaient, sa conjointe qui supervisait les manœuvres en venant parfois prêter main-forte, rien ne lui permettait de comprendre le pourquoi de cette scène.

Celle-ci finit par se dissiper et il se retrouva sur le seuil de sa demeure. Sa conjointe lui demanda s'il allait bien.

- On dirait que tu n'es pas solide sur tes jambes! Pourquoi n'appelles-tu pas pour leur dire que tu prends l'avant-midi?

Karl réalisa que ce qui lui avait paru de longues minutes le temps de sa vision, n'était en fait qu'une fraction de seconde dans la réalité, juste le temps de perdre légèrement l'équilibre.

Il rassura sa conjointe et après le départ de celle-ci, prit quelques minutes pour s'asseoir et réfléchir. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait, si ce n'est que cela se produisait chaque fois qu'il venait en contact avec elle.

C'est dans cet état de consternation qu'il se rendit tout de même à l'usine.

Peu de temps après son arrivée, John le syndicaliste pur et dur vint à sa rencontre.

- Pour le grief d'hier, il ne manque qu'un témoin et tu vas le convaincre d'y mettre toute la gomme pour prouver que le contremaître a fait du harcèlement au gars de la soudure. Peux-tu faire ça pour la cause? dit-il en plaçant une main sur l'épaule de Karl.

Une fois encore, la lumière revint en force et c'est au milieu des décombres qu'il se retrouva. Des corps gisaient sur le sol çà et là et de la fumée s'échappait de plusieurs maisons du village. Aucun son n'était perceptible aux environs. Tout portait à croire qu'une attaque venait d'avoir lieu et qui n'avait laissé aucun survivant...sauf un.

À quelques pas du rêveur, des gémissements se faisaient entendre. Karl accourut et après avoir enlevé quelques débris, il reconnut un visage familier, celui de John.

- Mais que fais-tu là et où sommes-nous? demanda-t-il à celui qui se relevait péniblement.

- Ils nous ont attaqués par surprise, les lâches!

- Mais qui?

- Il faut que nous rejoignons les autres, suis-moi! dit John en secouant la poussière de ses vêtements avant de se diriger vers une cabane qui était en retrait du village. Karl le suivit, se disant que cette fois, il finirait peut-être par comprendre le but de tout ce cirque.

De l'abri rudimentaire, John sortit une vieille motocyclette qui cracha un épais nuage noir quand il la mit en marche.

- En selle! intima celui qui venait d'ajuster ses lunettes d'aviateur d'autrefois, mais qui étaient pour devenir bien utiles à en juger les sentiers poussiéreux des environs.

C'est effectivement l'un de ces sentiers que le cyclomoteur emprunta pendant une bonne demi-heure, jusqu'à ce qu'ils atteignent des collines au milieu desquelles une sorte de labyrinthe rocheux se déployait. John savait exactement où il allait et bientôt le tandem déboucha sur un camp aux allures militaires.

Ici, des paysans avaient trouvé refuge et semblaient se préparer à partir au combat. John parlait avec émotion aux dirigeants du camp, relatant le massacre des villageois.

C'est dans un esprit de colère que la milice ouvrière se mit en marche afin de venger les victimes. L'objectif était de s'en prendre à un village qui appuyait leurs ennemis, ceux qu'ils appelaient les fascistes.

Karl finit par comprendre qu'il s'agissait de la guerre civile espagnole et qu'il se trouvait en 1937.

Impuissant, John assista à cette vengeance aveugle où tous subirent le même sort, incluant femmes et enfants.

Quand Karl revint à lui, il se trouvait toujours à l'usine et John s'éloignait après avoir retiré sa main de son épaule.

Ébranlé et atterré par ce qu'il venait de vivre, il désespérait de pouvoir comprendre ce qui se passait. Tout ce qu'il commençait à réaliser, c'est que chaque fois qu'un contact physique se produisait, le festival des illusions redémarrait. Pour l'instant il s'agissait de ne plus toucher à personne en attendant d'y voir clair.

Il compléta quand même sa journée, mais avant de quitter, alors que plusieurs personnes avaient terminé leurs quarts de travail et se préparaient à partir, il se mêla au groupe afin d'expérimenter de nouveau l'intrigant phénomène.

C'est ainsi qu'il frôlât la femme qui travaillait à la comptabilité et retrouva celle-ci dans un décor où des

immigrants marchaient dans une sorte de désert, à la recherche d'une terre d'accueil. Tous peinaient à avancer sous une chaleur accablante.

En provoquant un contact avec un jeune commis de bureau, il atterrit dans une sombre ruelle. Là se cachait le jeune pendant qu'une foule hostile s'amenait avec des torches. Le commis était affolé. Il se demandait s'il devait continuer de fuir dans la pénombre afin de cacher son orientation sexuelle, ou bien faire face à ses poursuivants.

Et ce fut au tour du contremaître que John détestait. En effleurant son bras, c'est sur un navire que l'action se déporta. Le contremaître était capitaine d'une sorte de caravelle à trois mâts qui affrontait une tempête en pleine nuit. Debout sur le pont, il guidait l'équipage du mieux qu'il pouvait afin d'éviter le naufrage. Parfois, une vague semblait le submerger, mais il continuait de s'accrocher à la barre.

Karl fit durer ces expériences tant qu'il y eût encore des « cobayes » dans les parages. À la fin, il avait éprouvé les défis et les angoisses intérieures d'une vingtaine de personnes.

Il se préparait à se rendre à son véhicule, quand une idée lui traversa l'esprit. Qu'avaient en commun toutes ces situations abracadabrantes? Toutes avaient trait à des personnes livrant de sérieux combats. Chaque fois, il s'agissait de forces menaçantes, qu'il s'agisse de groupes hostiles ou de phénomènes naturels, mais sans que cela ne paraisse extérieurement.

Seul, dehors devant l'usine, il regarda le ciel étoilé et sentit qu'un voile venait de se lever sur une partie de son inconscience.

- Chaque personne, peu importe sa provenance, peu importe son vécu, livre une lutte de tous les instants afin de pouvoir avancer dans la vie.

Dès lors, comment ne pas éprouver de la compassion pour tous ces êtres que je rencontre chaque jour ? Ils peuvent paraître si différents à l'extérieur avec leurs qualités et leurs défauts, mais au fond, chacun est un véritable héros soumis à des épreuves insoupçonnées.

Sur ces pensées, Karl se réveilla. Il réalisa qu'il s'était assoupi dans son véhicule sur le chemin du retour, la soirée précédente. Ébranlé par le caractère unique de ce rêve, il en garda néanmoins une signification qui changea sa vie.

De l'homme entraîné à la méfiance à l'égard d'autrui, il devint ce qu'il qualifia un jour de « compatriote de l'humanité ». Lui, qui considérait tous et chacun comme des adversaires potentiels, ressentait maintenant une plus grande compassion pour cette humanité aux prises avec ses luttes intérieures.

Désormais, l'ombre, cette force obscure qui est présente dans chaque être humain, ne l'empêcherait plus de s'ouvrir aux autres. Il se disait que si on savait tout ce que chaque personne a vécu depuis sa naissance et toutes les énergies qu'elle continue de déployer pour se « maintenir à flot », on ne pourrait que déborder de respect pour chacun de ces êtres courageux.



Chose plutôt curieuse, sa soudaine ouverture aux autres eut un effet d'entraînement auprès de son entourage, incluant sa conjointe.

C'est ainsi qu'un descendant issu d'une lignée, dont la méfiance envers autrui constituait son pain quotidien, transforma l'ancien dicton en une maxime représentant sa nouvelle vision de la vie: « le bonheur des uns peut faire le bonheur des autres! »